

égarée à une vie plus pure et à l'observance des impénétrables desseins de la divinité.

Les cioux avaient aussi leur métempsycose !

Toutes ces croyances, dont on ne trouve aucune trace à l'époque patriarcale indoue, sont évidemment de création brahmanique.

CHAPITRE X.

UN TEXTE DU BAGAVATTA SUR LA TRANSMIGRATION.

« Lorsque ce monde fut sorti de l'obscurité, les principes élémentaires subtils produisirent la semence végétale, qui anima d'abord les plantes; des plantes, la vie passa dans des corps fantastiques qui naquirent dans la boue des eaux; puis, par une série de formes d'animaux différents, arriva jusqu'à l'homme.

« L'homme conscient et libre par ses actions produisit le bien et le mal.

« Après un long séjour dans leurs enveloppes provisoires, les âmes des hommes comparurent devant le tribunal de Yama, juge des morts. Cet envoyé céleste admit dans le swarga celles qui avaient mené une vie éminemment vertueuse, et il enferma dans le naraca (l'enfer) celles qui s'étaient abandonnées tout à fait au péché. Quant aux âmes qui avaient été en partie vertueuses, en partie pécheresses, elles furent envoyées sur la terre pour y animer d'autres corps et y porter la peine due à leurs péchés, et y recevoir la récompense méritée par leurs bonnes actions.

« Ainsi toute renaissance, heureuse ou malheureuse, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les générations antérieures, et en est la récompense ou la punition.

« Cependant ceux qui meurent sur la terre sacrée (Ceylan)

ne sont plus exposés à de nouvelles renaissances; ils vont droit au swarga.

« Les âmes qui reviennent sur la terre vont animer différents corps; tantôt elles passent dans la tige des plantes, tantôt elles prennent la forme d'un insecte, d'un reptile, d'un oiseau, d'un quadrupède ou d'un homme.

« C'est uniquement à leurs bonnes ou mauvaises œuvres qu'elles sont redevables d'une transmigration plus ou moins avantageuse; ainsi que des biens ou des maux qu'elles auront à éprouver dans les divers états par lesquels elles passeront.

« C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer les distinctions qu'on observe parmi les hommes. Les uns sont riches, les autres pauvres; les uns sont malades, les autres en bonne santé; les uns beaux, les autres laids; les uns de basse condition, les autres d'un rang élevé; les uns heureux, les autres malheureux. Rien de tout cela n'est l'effet du hasard, mais le résultat des vertus et des vices qui ont précédé la renaissance.

« L'homme est ce qu'il y a de plus éminent sur la terre; naître dans cette condition, en quelque caste que ce soit, suppose toujours un certain degré de mérite.

« Parmi les hommes, les brahmes tiennent la première place; or, la faveur d'animer un brahme n'est accordée qu'au mérite accumulé d'un grand nombre de générations antérieures.

« Pratiquer la vertu pour obtenir quelque grâce est toujours un bien; mais la pratiquer avec un entier désintéressement et sans attendre aucun retour, aucune récompense, est ce qu'il y a de plus parfait; on s'assure par là le bonheur du swarga, et l'on n'est plus sujet à aucun changement.

« Voilà donc le fruit de nos œuvres, voilà pourquoi la même âme habite tantôt dans les tiges des plantes, tantôt dans le

corps d'un animal ou d'un homme; pourquoi elle est tantôt heureuse et tantôt malheureuse dans ce monde et dans l'autre.

« Longtemps avant qu'elles se dépouillent de leur enveloppe mortelle, les âmes qui n'ont pratiqué que le bien, comme celles qui habitent les corps des sannyassis et des vana-prastha (anachorètes et cénobites), acquièrent la faculté de converser avec les âmes qui les ont précédées au swarga. C'est le signe pour les âmes que la série de leurs transmigrations sur la terre est terminée... »

(Extrait du *Bagavatta*.)

Ce texte d'un des livres les plus renommés de la théologie brahmanique confirme de tout point la doctrine de Manou et les théories scientifiques et religieuses qui ont donné naissance à la métempsycose, que nous venons d'exposer.

Il est incontestable que la science antique, toujours d'accord avec l'écriture sacrée, puisque cette dernière n'était la plupart du temps qu'une vulgarisation symbolique de ses idées, a fait passer le *souffle vital*, l'*âme*, par une série de transformations qui, de l'état rudimentaire des végétaux, s'est graduellement élevée, modifiée, pour produire les animaux et l'homme.

Retenons également de ce passage, si intéressant à tant de titres, la strophe où il est dit que les âmes qui approchent de la fin de leurs transmigrations acquièrent le don de converser avec les âmes des bienheureux qui les ont précédées au séjour céleste.

Nous aurons bientôt occasion de parler plus longuement de cette croyance dans le chapitre que nous désirons consacrer aux spirites de l'Inde.

CHAPITRE XI.

SÉJOURS DE BÉATITUDE

SWARGA, KEILASSA, VEIKOUTA, SATTIA-LOCA.

Sous le nom de swarga, les djeïnas et les brahmes indiquent le ciel, le séjour de béatitude, c'est-à-dire l'ensemble des lieux habités par le Dieu suprême, la trinité, les dieux inférieurs, les dévas, les anges, les saints personnages, et les âmes qui, arrivées au terme de leurs migrations, viennent recevoir la récompense qu'elles ont méritée.

Ainsi que nous l'avons vu, les djeïnas n'admettent qu'un seul swarga comme ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu, mais ils partagent ce lieu de délices en seize demeures dans chacune desquelles les jouissances sont graduées en proportion des bonnes actions de ceux qui y sont admis.

Le brahmanisme admet trois cieus différents présidés chacun par une des personnes de la trimourty :

Le sattia-loca présidé par Brahma,

Le veikouta où règne Vischnou,

Le keilassa dont Siva est le souverain.

Les cieus inférieurs, asile des génies bons ou mauvais, sont gouvernés par Indra.

Chacun des trois séjours supérieurs de félicité sont divisés

en seize demeures différentes dans lesquelles les âmes reçoivent la place qu'elles ont su conquérir par leurs vertus.

Nous n'entreprendrons pas la tâche de donner, d'après des poèmes indous, la description de ces différents lieux de félicité qui ont tous été décrits, dans un langage mystérieux et mystique, par des pénitents ravis en extase jusqu'aux sphères célestes ni plus ni moins que saint Paul; cet ouvrage entier n'y suffirait point. Nous nous contenterons de dire que la contemplation des perfections infinies de la divinité est le plus grand bonheur dont jouissent les âmes des justes parvenus au séjour divin.

Comme on le voit, la composition des cieus djeïniste et brahmanique a eu peu de modifications à subir pour s'appliquer au ciel chrétien.

Ces quelques lignes d'explication sur le swarga, terme de migration des âmes, nous suffisent pour signaler l'imitation; nous y reviendrons plus tard.

CHAPITRE XII.

MOKCHA ET NIRVANA.

Au-dessus de la récompense que reçoivent les âmes purifiées par les bonnes œuvres, dans les différents séjours de félicité du swarga, il en est une suprême à laquelle ont aspiré tous les sages de l'Inde ancienne. C'est l'espoir de l'obtenir qui a rempli les vallées de l'Himalaya, les forêts impénétrables des rives du Gange, les jungles du Maïssour et du Malayalam et les hautes montagnes de Ceylan, de sannyassis-nirvanys, de vanaprastha, de cénobites, d'anachorètes de tous ordres; c'est cette espérance de la conquérir qui a encombré l'histoire de l'Indoustan de ces fakirs célèbres, se faisant écraser sous la statue des dieux et défiant la douleur et la mort, dans d'affreuses tortures qui parvenaient à peine à leur arracher un sourire. Tous n'avaient qu'un but, qu'une ambition. Pour les djeïnas, et plus tard pour les bouddhistes, c'était d'arriver au nirvâna!

Pour les sectateurs de Brahma, c'était de parvenir au mokcha!

Parvenir au mokcha ou nirvâna, c'est s'absorber dans la Grande Ame, c'est faire partie intégrante de la divinité, tout en conservant son individualité; en cet état, l'âme ne peut plus subir de modifications, elle n'a plus à craindre les migrations terrestres, son bonheur est éternel.

De nombreux ouvrages indiquent aux sages qui veulent arriver à cet état de béatitude la règle de conduite qu'ils doivent tenir.

« Le premier et le principal devoir du sannyassi-nirvany (pénitent aspirant au nirvâna), dit le Bagavatta, est d'extirper jusqu'à la racine tout attachement secret qu'il pourrait conserver dans son cœur pour le monde et ses fausses jouissances.

« Les passions, la sensualité sont pour l'âme autant d'obstacles à la perfection; elles ressemblent à ces nuages épais qui, jusqu'à ce qu'ils se dissipent, nous dérobent la vue du soleil et obscurcissent l'éclat de sa lumière.

« La prison où les chenilles s'enferment d'elles-mêmes ne les retient pas toujours captives; elles n'y perdent pas l'existence; après y avoir séjourné quelque temps dans un état de torpeur et d'inaction, la faible étincelle de vie qui reste encore en elles venant à s'allumer et à acquérir de la force, elles se mettent à ronger l'enveloppe où elles se trouvent engagées; par un travail opiniâtre, elles s'ouvrent un passage, recouvrent la liberté et s'envolent transformées dans les airs.

« Il en est de même de l'âme. Sa prison dans le corps, où la tiennent séquestrée les embarras du monde et le tumulte des passions, ne sera pas éternelle. Après une longue suite de renaissances, l'étincelle de sagesse qui est en elle venant à s'allumer, elle réussira enfin, par la pratique longtemps continuée de la pénitence et de la contemplation, à rompre peu à peu tous les liens qui l'attachaient au monde, et redoublera de vertu jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de sagesse et de spiritualité qui doit l'identifier à la divinité. Alors, quittant le corps qui la retient captive, elle prendra librement son essor et ira s'unir pour toujours au premier principe dont elle est émanée.

« C'est par la contemplation divine que le sannyassi-nirvany arrivera au faite de la perfection.

« La contemplation spiritualise et perfectionne l'âme en la faisant passer par quatre états plus parfaits les uns que les autres.

« Dans le premier état, l'âme s'approche de Dieu pour méditer sur ses perfections infinies.

« Dans le second, les objets terrestres commencent à s'éloigner, la connaissance et la pensée de Dieu deviennent plus familières.

« Dans le troisième état, que l'âme n'atteint qu'après un grand nombre de générations dans les états précédents, elle acquiert peu à peu une parfaite ressemblance avec la divinité, et participe en quelque sorte à tous ses attributs.

« Dans le quatrième état s'opère l'union parfaite et inséparable de l'âme avec la divinité. »

(Extrait du *Bagavatta*.)

Pour expliquer les transmigrations successives auxquelles le sannyassi est astreint avant d'arriver au quatrième et dernier état de perfection, le même ouvrage se sert de la comparaison suivante :

« Si l'on veut extraire d'une masse composée d'une foule de métaux différents l'or qui s'y trouve incorporé, on n'en viendra pas à bout en la soumettant une seule fois à la fusion ; ce n'est qu'en faisant passer à plusieurs reprises cet alliage par la coupelle qu'on divisera en définitive les parties hétérogènes qui le composent et que l'or en sera extrait dans toute sa pureté. »

(*Bagavatta*.)

A part les transmigrations successives de l'âme, qui sont du domaine de la métempsycose, ces théories sur la contem-

plation et la réunion intime à la divinité ne sont autres que celles renouvelées plus tard par les mystiques chrétiens, qui enseignèrent que Dieu, type de toute grâce, de toute puissance, de toute perfection, de toute bonté, devait être recherché par la contemplation, l'amour et l'extase, et que l'âme devait renoncer à s'occuper de sa propre existence et des choses extérieures, pour ne vivre qu'en lui et par lui.

Avant eux, le philosophe Plotin, qui avait accompagné en Asie l'empereur Gordien, dans le but d'étudier la philosophie des Orientaux, revint à Alexandrie avec un système emprunté de toutes pièces aux doctrines des gymnosophistes et des brahmes. Selon lui, la philosophie n'a d'autre but que celui de conduire l'âme à une union intime avec la divinité. On y arrive par la contemplation et l'extase. Ce philosophe prétendait avoir été souvent ravi en extase, et avoir joui de la vue de l'Être suprême. Il avait rapporté de l'Inde également la connaissance et le culte de la trinité.

L'école matérialiste moderne a prétendu que le mokcha ou nirvâna était l'anéantissement complet de l'âme et du corps, c'est-à-dire un dogme de négation opposé au dogme d'immortalité.

Une pareille doctrine ne se peut même pas traiter d'hypothèse, car elle a contre elle non-seulement tous les textes, non-seulement toutes les représentations symboliques du nirvâna, dans les sculptures des pagodes les plus anciennes et dans les bas-reliefs des chars sacrés, mais encore la raison et le bon sens les plus vulgaires. Comment admettre, en effet, que les quatre ou cinq cents millions de sectateurs de Brahma et de Bouddah n'offrent des prières et des sacrifices à la divinité, que les cénobites, sannyassis, vanaprasthas et fakirs, ne s'imposent les plus dures privations, les supplices les plus affreux que pour parvenir à l'anéantissement total ? Si tout n'est que matière, si ces gens ne croient pas à l'immor-

talité, ils n'ont qu'à laisser couler paisiblement leur vie, ils arriveront fatalement à cet anéantissement final, sans avoir besoin pour cela de s'imposer aucune souffrance.

Voilà cependant où conduit l'esprit de système, dans l'intérêt d'une théorie qu'on ne soutient pas toujours avec tolérance et mesure; on ne recule pas à prêter à la moitié au moins des habitants du globe les croyances et les actes les plus insensés.

Soyez matérialistes, cela nous importe peu; mais ce que nous avons le droit d'exiger, quand vous voulez rattacher vos doctrines à tel ou tel texte, c'est que vous produisiez vos preuves.

Le mokcha et le nirvâna représentent, dans le djeïnisme, le brahmanisme et le bouddhisme, le dogme de l'immortalité de l'âme. C'est la réunion intime à la divinité, comme récompense suprême d'une série de nombreuses existences consacrées au bien. Voilà quelle est l'opinion unanime des livres sacrés des pundits et des brahmes, et nous défions qu'on nous montre un seul texte en contradiction avec cette doctrine.

Tel est l'état scientifique de la question. Quant à la croyance en elle-même, je ne prends point charge de la soutenir.

CHAPITRE XIII.

LE NARACA

(Enfer).

En étudiant la doctrine de la transmigration ou métempsy-cose, nous avons vu que les méchants et les criminels de toutes catégories descendaient après leur mort dans les sombres demeures du naraca pour s'y purifier de leurs souillures.

Les djeïnas appellent ce lieu de souffrance pathala ou adda loca.

Le naraca est l'enfer brahmanique; ce terrible séjour est divisé en vingt et un locas dont Manou fait le dénombrement de la manière suivante :

- 1° Le tamisara, lieu des ténèbres;
- 2° L'andhatamisara, séjour de ténèbres plus épaisses;
- 3° Le rôrava, séjour des larmes;
- 4° Le mahârôrava, séjour de larmes plus abondantes;
- 5° Le mahâvitchi, lieu des torrents avec grandes vagues;
- 6° et 7° le naraca et le mahanaraca, séjour de grandes douleurs pour l'esprit;
- 8° Le calasantra, séjour des animaux venimeux;
- 9°, 10°, 11°, 12°, 13°, 14°, 15°, le sandjivana, le lohada-raca, le panthana, le sambata, le sacâcala, le coudmala, le pòutimrittica, ou séjours des insectes venimeux, des animaux

impurs et féroces, des oiseaux de proie, du fiel et du poison;

16° 17° le tapana et le sampratâpana, lieu des grandes et terribles souffrances;

18° Lohasancan, place des dards de fer;

19° Le ridjicha, lieu où les méchants sont brûlés sur des grils de fer.

20° L'asipatravana, ou lieu des épées et des tridents.

21° La salmali ou rivière de feu.

Les supplices qu'endurent les damnés dans ces différentes demeures sont épouvantables; voici un court extrait du *Padma-Pourana* suffisant pour faire comprendre l'esprit qui a donné le jour à ces inventions sacerdotales.

« Une nuit éternelle enveloppe le naraca, on n'y entend que des gémissements et des cris affreux. Les douleurs les plus aiguës qui puissent être causées par le fer et le feu y sont ressenties sans interruption. Il y a des supplices affectés à chaque genre de péché, à chaque sens, à chaque membre du corps; feu, fer, serpents, insectes venimeux, animaux féroces, oiseaux de proie, poison, puanteur effroyable, tout en un mot est employé pour tourmenter les damnés.

« Les uns ont les narines traversées par un cordon à l'aide duquel on les traîne sans cesse sur le tranchant de haches extrêmement affilées; d'autres sont condamnés à passer par le trou d'une aiguille, et sont pour cela battus sur une enclume par de noirs démons; ceux-ci sont entre deux rochers aplatis qui se joignent ensemble, les écrasent sans les détruire. Ceux-là ont les yeux continuellement rongés par des vautours affamés; on en voit des milliers qui nagent continuellement et barbotent dans des étangs pleins de boue immonde et de détritus en putréfaction, ils sont eux-mêmes une pourriture vivante rongée par les vers... » Arrêtons-nous là; à quoi bon donner jusqu'au bout le récit de ces tristes folies, à l'aide des-

quelles les prêtres de tous les temps et de tous les pays ont essayé d'abêtir la conscience humaine.

Comme on le voit, plus nous avançons et plus le bagage catholique devient léger; peu à peu, toute cette prétendue révélation divine, ramenée au point de vue où il faut se placer pour la juger, s'écroule et entraîne avec elle la bonne foi de ses auteurs.

Les doctrines des apôtres, fruit d'un éclectisme intelligent, ne pouvaient oublier de copier l'enfer, le naraca brahmanique, qui pendant tant de siècles sut procurer aux prêtres de l'Orient, par la peur de ces tortures terribles et inconnues, d'abondantes offrandes et l'obéissance passive à leurs ordres.

Bien qu'aujourd'hui, sous l'influence des jésuites, ces prétoriens du droit religieux, la croyance aux démons et aux serpents, au feu et aux divers instruments de torture de l'enfer, se symbolise pour les hautes classes, auxquelles on donne à entendre que le châtement consiste surtout dans la privation de la vue de Dieu, ceux qui sont chargés de prêcher aux travailleurs, aux femmes et aux humbles, à tout ce qui est peuple enfin..., en sont encore à la description du *Padma-Pourana*.